

Article publié dans Le Figaro à l'occasion du 25ème anniversaire de la disparition de Georges Rodenbach (*disponible sur Gallica.fr*)

Il y aura vingt-cinq ans, dans la nuit de Noël, tandis que les cloches chantaient l'allégresse de la Nativité, Georges Rodenbach s'éteignait à quarante-trois ans, cruellement arraché à l'affection de tous ceux qui l'avaient approché, qui tous avaient été ses amis.

La Presse fut unanime à rendre au poète l'hommage qui lui était dû, et M. Robert de Flers écrivit, dans la Liberté, un émouvant article « Georges Rodenbach, y disait-il, avait une âme charmante, pleine de délicatesses et de fines perceptions. Il était fort apprécié dans notre Paris littéraire, malgré sa courtoisie compassée et ses allures un peu froides. Il a chanté d'une manière neuve et évoqué à nos esprits le silence des cloîtres, la vie close et fraîche des béguinages, l'atmosphère tiède des chapelles de communautés, dans des villes peu animées et comme assoupies. Georges Rodenbach écrivait une langue souple et claire, fertile en images, d'une délicieuse simplicité pour les complications des idées qu'elle devait exprimer. C'était avant tout un poète. Sa mort sera un deuil véritable pour tous les artistes. » Georges Rodenbach naquit à Tournai (Belgique) le 16 juillet 1855 toute sa famille était d'origine flamande (*ndlr : c'est faux, sa famille maternelle était tournaisienne*) ; il fit ses études au collège Saint-Barbe, et, après avoir obtenu ses diplômes de droit à l'Université de Gand, il revint à Paris s'inspirer de nos avocats célèbres. Il fit partie, dès cette époque, des fameux « Hydropathes », fondés par Emile Goudeau. Il se sentit irrésistiblement attiré par nos jeunes écoles littéraires et épris particulièrement de l'art de Baudelaire et de Mallarmé.

Malgré deux années passées à Bruxelles, où il plaida avec succès et où sa notoriété alla s'affermissant, il n'hésita pas à briser sa carrière et à revenir à Paris pour ne plus le quitter (1887). Il avait déjà publié *Le Foyer et les champs*, *Les Tristesses*, *L'Ode à la Belgique*, *La Mer élégante*, *L'Hiver Mondain*, *Jeunesse Blanche*, et sa personnalité lui avait déjà valu la sympathie et l'estime des Goncourt. Son tempérament, enclin à la solitude, devait influencer dès lors sa production. Il écrivit *Le Règne du Silence*, dans lequel apparaissait quelque dégoût pour la vie errante des boulevards parisiens et pour l'esprit étroit des chapelles littéraires.

Le théâtre l'attira subitement il médita un drame qu'il ne tarda pas à faire accueillir à la Comédie-Française, *Le Voile*, et que la critique baptisa « petit chef-d'œuvre ». Mais sa mélancolie devait le ramener bientôt à l'isolement et, dans *Les Vies encloses*, où son travail poétique minutieux ressemble à une mosaïque ou à une enluminure, se reflète sans cesse une douleur profonde ou une bienfaisante agonie.

La poésie de Georges Rodenbach

Est-ce qu'on vit son rêve, ou rêve-t-on sa vie ? La Muse de ce poète élégant, délicat et secret, comment l'imaginer, sinon sous la forme d'un ange qui descendrait vers lui à travers le ciel mystique de Bruges ? Blond et pâle, la paupière relevée à peine sur des yeux emplis par la nostalgie du passé, il l'attendrait parmi ces fines architectures du Moyen Âge, au bord de ces eaux glauques que le peintre Lévy Dhurmer a données pour fond à son portrait, dans le tableau célèbre du Luxembourg. Le marteau du beffroi, au loin, frapperait lourdement les heures, la cloche du béguinage tinterait pour la prière du soir, et tandis que les derniers rayons du soleil entrelaceraient leur pourpre

fugitive aux moires des ondes paresseuses, le messager d'une autre patrie murmurerait à l'oreille du poète attentif des mots d'encouragement, d'espoir et de consolation. Ainsi les dévots de Georges Rodenbach aiment de se le représenter lorsqu'ils viennent de refermer ses livres.

La, réalité fut-elle si différente ? C'est à Paris, sans doute, qu'il composa la plupart de ses vers, c'est à Paris qu'il vécut ses plus heureuses années, qu'il fit admirer les grâces hautaines de son esprit, résonner le lyrisme ardent de son éloquence, Mais le tumulte de la ville expirait au bord de son cœur. Il portait, en lui, comme un reliquaire et comme un talisman, l'image ennoblie de la cité morte il en avait fait le plus significatif symbole et c'est bien auprès d'elle qu'il avait ses recueils et ses exaltations.

Bruges, c'était d'abord, pour lui, toute sa Flandre natale, la vision un peu grise, un peu monotone qu'il avait conservée de sa jeunesse chaste, mystique et amèrement sentimentale. Il l'a évoquée dans le premier recueil de ses poèmes qui ait atteint le public parisien, dans cette Jeunesse blanche, qui parut en 1886, quand le symbolisme commençait tout juste de trouver sa formule et ses chefs. Horizons brouillés, murs vieillis comme des visages, allées d'arbres frissonnants et pensifs, fenêtres verdies où se cognent des fronts obscurcis par l'ennui, dimanches qui semblent interminables, silence profond, paisible et doux, que rompent des frémissements de cloches, tels sont (*ndlr : illisible*).

Le Miroir du ciel natal, son dernier recueil de vers, semble le plus pur de ses rêves, sa double patrie lui pèse, le ciel déserté lui manque, il s'en va vers les choses lointaines, vers, les choses éternelles, qui lui apportent l'apaisement, il s'abandonne naturellement à un pieux mysticisme. Outre ses recueils de poèmes, Georges Rodenbach a laissé Bruges-la-Morte, où toute, la poésie de la cité silencieuse se découvre dans les descriptions de ses paysages familiers. Le Carillonneur, où l'impression de la ville est toujours présente et où le lecteur hume sans cesse le parfum des religions sacrées. Moins ample est Le Musée des Béguines, étude minutieuse de caractères, recueil d'observations justes, délicates et naïves. Un volume de croquis littéraires, L'Elite vint ensuite nous initier avec charme et clarté aux préférences de Rodenbach,. Parmi nos écrivains, nos orateurs et nos artistes. Georges Rodenbach collabora. à de nombreuses revues, au Gaulois, au Journal, mais sa collaboration la plus active fut au Figaro et au Supplément du Figaro, où elle se poursuivit durant dix années

Maurice Monda